

## PREFACE

Lorsque *Celle qui est née un dimanche* a paru, aux éditions de la Baconnière, en Suisse, Pierre-Henri Simon avait quarante-neuf ans. C'était en 1952. Auteur de nombreux ouvrages (des essais, des livres de critique littéraire et morale, des poèmes, deux romans), il avait la réputation d'un universitaire dont l'audience excédait largement, déjà, celle que l'on peut espérer dans un amphithéâtre (il enseignait à l'université de Fribourg depuis 1949) mais sa stature de grand intellectuel et d'humaniste n'avait pas encore été reconnue. C'est en effet dans les vingt dernières années de sa vie, puisqu'il est mort en 1972, que viendra la notoriété : de ses prises de position morales (*Contre la torture*, en 1957) de son feuilleton littéraire du *Monde* (à partir de 1961), de son élection, en 1968, à l'Académie française. C'est, encore, dans cette période d'intense activité qu'il publiera l'importante trilogie romanesque : *Figures à Cordouan*.

*Celle qui est née un dimanche* se situe donc, en quelque sorte, à un carrefour dans la vie et dans l'œuvre de l'écrivain : celui-ci dispose désormais à Fribourg d'une chaire lui permettant de nourrir son œuvre personnelle – dans les différents genres qu'il pratique – à partir de son enseignement ; son travail de création se trouve facilité ; et vis-à-vis des milieux littéraire et politique de son pays, lui est assurée la sérénité d'un poste d'observation idéal, excentré par rapport à Paris, encore que situé au cœur de l'Europe.

On remarquera que le livre a été présenté, par son auteur, comme un récit et non point comme un roman. Du récit il a, en effet, la linéarité, la brièveté, les références, parfois manifestement personnelles, à des événements liés au passé de l'écrivain (impressions d'enfance, chronique villageoise), un ton de sincérité, la confiance débouchant, *in fine*, sur l'affirmation d'une conviction morale. Encore que... les rapports entre les personnages soient plus ambigus qu'il n'y paraît à première lecture, et la complexité psychologique du narrateur soit, sans doute aucun, l'aboutissement d'un travail de composition romanesque.

Comment pouvons-nous, dès lors, aborder ce texte faussement limpide ?

On sera, évidemment, d'abord frappé par la qualité de l'évocation d'un terroir qui ne pourra qu'intéresser le lecteur charentais. Nous sommes en Saintonge, avant la Première Guerre mondiale, puis durant l'entre-deux-guerres : la frairie, qui a lieu chaque année, à la Saint-Louis, et qui est un événement pour la collectivité villageoise, les cousins d'Angoulême possédant une villa à Royan, où ils vont en villégiature, Maurice, l'héritier bambocheur et mondain d'une dynastie du cognac, qui « chassait bien au plaisir », ou encore l'eau que l'on va tirer au puits, dans le jardin des maisons de campagne (pratique qui était toujours en usage dans les années 1950), autant de références très justes, familières à la mémoire d'un habitant de la région qui en aura, au moins, entendu parler par ses proches.

Et des allusions plus subtiles à la culture régionale, pour un lettré, ne manquent pas : le narrateur est reçu, en 1909, au concours de l'école des Chartes (comme Mauriac) et son ami Jean de Beaumont, tué devant Verdun, fait évidemment songer à l'infortuné Jean de La Ville de Mirmont...

Mais il s'agit là, en somme, de l'anecdote.

Touchant plus profondément aux mœurs provinciales – en l'occurrence charentaises – de l'époque, est la confrontation, à l'occasion de la frairie, de deux milieux : les sédentaires, paysans et bourgeois, et les forains, les « romanichels » qui, de village en village, gagnent leur pain en divertissant les autres. Dans ces années où l'on ne voyageait guère, où la télévision ne montrait pas ce qui se passait ailleurs (peu écoutaient la radio ou lisaient un journal à la campagne), où le service militaire et la guerre étaient les seules occasions de voir du pays pour les jeunes paysans, l'arrivée de personnages plus ou moins basanés, aux yeux de feu, à la réputation sulfureuse, constituait un événement. Pierre Loti a traité le sujet dans *Prime*

*Jeunesse* : le narrateur, adolescent en vacances chez sa sœur, découvre l'amour entre les bras d'une « belle gitane » qui le fascine. Mais la comparaison ne saurait aller bien loin : le récit de Pierre-Henri Simon est aussi une histoire d'amour, mais une histoire d'amour rentrée, intériorisée, et dont prend tardivement conscience un homme mûr, ayant passé l'âge de la sensualité fougueuse des personnages de Loti.

Toutefois, c'est dans la confrontation de ces deux mondes – celui des sédentaires, des possédants accrochés à leur terre et celui des gens du voyage qui ne possèdent rien que leurs oripeaux de cirque et l'étrange séduction liée à leur état, parfois à leur beauté troublante – que se développe l'intrigue de *Celle qui est née un dimanche*. Dominique, qui doit son nom au jour de sa naissance, dans une roulotte, sera élevée dans un milieu qui n'est pas le sien, prise en charge, formée, « christianisée » même, par l'autre camp. Elle y exercera son charme de fille sauvage, même si elle adopte, dès le début, en apparence, l'attitude soumise convenant à sa nouvelle condition. Mais à la différence de Loti peignant la flambée charnelle qui embrase deux jeunes êtres qui n'étaient pas faits pour se rencontrer, Simon évoque la séduction réciproque exercée – et subie –, sur une longue période, par deux personnes d'âge et de culture différents. Et c'est là, sans doute, que s'emploie son talent de romancier dans ce qu'il a appelé un récit : toutes les étapes de l'attirance d'un homme encore jeune pour cette enfant qu'il voit grandir et qu'il élève sont notées de la façon la plus nuancée. Et, il faut le souligner, sans accabler le personnage, mais aussi sans complaisance à son égard.

Alors, roman d'analyse psychologique ? On a parfois rapproché *Celle qui est née un dimanche* de *La Symphonie pastorale*. La comparaison, là encore, ne vaut que jusqu'à un certain point. Le pasteur de Gide (mêmes convictions chrétiennes, même souci moral que le conservateur de la bibliothèque de Clermont-Ferrand peint par Simon) est certes devenu amoureux de la jeune aveugle, Gertrude, dont il a vu éclore la beauté à son foyer, mais Dominique n'est pas Gertrude, qui se suicidera lorsque, recouvrant la vue, elle découvrira que le monde est laid.

Dominique, dont on soigne l'instruction religieuse, serait-elle, dès lors, prétexte à un récit chrétien, plaidant pour l'élévation et le salut des âmes ? à un récit moral, voire moralisateur, sur l'éducation d'une nature rebelle et sur l'échec, finalement, de l'intégration sociale du sujet ?

La clé du livre est bien dans le personnage et c'est elle qui, croyons-nous, exprime de la façon la plus juste – mais non didactique – la pensée de l'écrivain. Considérer, en effet, que celui-ci a voulu proposer à ses lecteurs un texte moralisateur, la morale étant exprimée par le narrateur, apparaît contestable. Certes, il y a bien, ici, illustration, dans la langue la plus classique, d'un thème essentiel de Pierre-Henri Simon, qu'il a développé avec cohérence dans ses romans comme dans ses essais : l'esprit peut, seul, réguler la nature. « Le chaos nous enveloppe, mais l'ordre est possible : voilà d'où il faut partir si l'on prétend vivre moralement », avait-il écrit dans *Les Raisins verts*. Et, sans aucun doute, Dominique, à différents âges de son existence, aussi bien lorsque, enfant, elle chasse avec son parrain que plus tard, quand elle rudoie une petite bohémienne laide et boiteuse, démontre que « la vie n'a pas pitié de la vie ». Mais, précisément, à la différence de la Gertrude de Gide, elle n'a jamais été aveugle, elle n'a jamais imaginé le monde autre qu'il ne pouvait être, et elle a, dès le début, été prête à saisir ce qu'il lui offrait....

Et c'est elle, la jeune femme promise –selon les normes du milieu dans lequel elle a été élevée– à une vie frivole, qui donnera, au narrateur, son parrain, une leçon : elle lui révèle, certes, sa séduction, mais elle met dès le départ un terme à une situation absurde dans laquelle il allait s'empêtrer, et elle s'éclipse aussitôt, lui évitant ainsi souffrance et ridicules. Ayant connu l'enfer dans son enfance, Dominique a su composer sa personnalité de jeune femme moderne, conciliant sa furieuse envie de vivre et le bon sens. Elle sait que l'on ne gagne rien à s'aventurer dans une impasse. Elle a puisé dans l'éducation reçue, bien sûr, mais elle a trouvé,

surtout, dans la prise de conscience de ce qu'elle est devenue, le pouvoir de rétablir l'équilibre des choses et des êtres.

Son parrain, l'homme à qui elle a révélé, tardivement, l'amour – et la seule véritable histoire d'amour qu'il connaîtra, probablement – peut bien conclure son récit sur une remarque mélancolique : il n'oubliera pas la petite âme qui l'a ébloui et qui est « rentrée dans sa nuit ». C'est vouloir sauver les apparences d'une manière si délibérée que nous ne sommes pas dupes. Est-il si assuré, lui, le notable saintongeais, de n'être pas rentré dans la grisaille dont l'avait fait sortir Dominique ? et de ne point s'y trouver à sa juste place ? et que son tranquille bonheur de chartiste bien pensant et sans fantaisie n'ait pas été sauvegardé grâce à l'être de lumière que la chance avait mis sur sa route ?

Autant de questions sur lesquelles le lecteur de *Celle qui est née un dimanche* est convié à méditer.

**Bernard Baritaud**

Professeur honoraire de littérature française  
aux universités de Dakar et de Paris-Sorbonne